

Article de presse paru dans *Brabant-Wallon*  
du dimanche 15 février 1920

Page 2 et 3 : copie du recto  
Page 4 et 5 : copie du verso

Ordre de lecture :

- a) lire la colonne 1 des pages 2 et 3
- b) lire la colonne 2 des pages 2 et 3
- c) lire la colonne 1 des pages 4 et 5
- d) lire la colonne 2 des pages 4 et 5

# ANT-WALLON

IRE

, Nivelles. — Téléph. 100

## Annonces :

Commerciales . . .	fr. 0,60	la ligne
Judiciaires . . . .	» 2,00	»
Reparations judiciaires	3,00	»
Extrait (mat. repres.)	2,00	»
Par anticipation		

## L'INCENDIE DE L'ÉCOLE NORMALE

### Les obsèques des victimes.

#### En ville.

Nivelles, depuis 15 jours déjà, a attiré l'attention de la Belgique entière. Nivelles, si tranquille, est devenue en rien de temps synonyme de désastre et nul n'existe qui ne compatisse à sa grande douleur.

Il faut pourtant avoir vu Nivelles ce lundi pour ressentir, semble-t-il, toute la portée du drame.

Le soleil qui, la veille encore, scintillait dans les ruines, s'est caché. Le temps subitement est devenu terne et gris se mettant au diapason des âmes.

La foule qui descend aux gares est prise de gêne au premier contact avec nos rues. Tout respire la mélancolie.

Les Nivellois, si hospitaliers, ont comme l'impression d'être un peu en faute en ayant laissé brûler l'antique école, un morceau de leur vieille cité.

Les drapeaux en berne à toutes les fenêtres montrent l'unanimité des sympathies.

#### A l'hôtel de ville.

Rarement Nivelles connut pareille foule se pressant autour de l'hôtel communal.

Dans la salle des pas perdus sont rangées, égales dans la terrible mort, les six bières des pauvres victimes.

A leurs côtés, des soldats montent la garde, hommage à l'ancien soldat de l'Yser, hommage aussi à la belle jeunesse disparue, à ceux qui, demain, auraient inculqué à nos enfants les beaux sentiments de patriotisme dont ils avaient un si noble et si vivant exemple dans leur maître Guyaux.

Un à un, arrivent les parents, les amis des pauvres petits. Ils se rangent ensemble, unis, eux aussi, dans la peine.

Spéctacle navrant, spéctacle poignant. Les autorités s'effacent devant les pauvres éplorés.

Et que dire de ces cinq jeunes normalistes de la première année, de ces pauvres élèves dont l'existence est brutalement fauchée en herbe, si ce n'est que le coup est bien dur pour leurs parents et pour l'enseignement belge. Le fait que dans ce siècle, où l'âpre recherche de la richesse semble être le principal souci des humains, ils avaient choisi une carrière où l'idéal prime la matière et où les satisfactions que l'on recueille sont d'ordre immatériel plutôt que d'ordre économique, prouve qu'ils avaient l'âme haut placée et que leur cœur débordait d'amour pour le prochain. Car le bon maître se donne tout entier aux enfants des autres et sa vie est un apostolat rude, obscur, mais combien méritoire de tous les jours, apostolat fait de renoncement et de bonté, d'abnégation volontaire et d'amour. Dans la vieille école normale de Nivelles, si justement célébrée dans les fastes de notre enseignement public, ils se préparaient à la noble mission d'instruire et de rendre meilleurs les petits Belges qui, plus tard leur eussent été confiés. Ils s'adonnaient à leur tâche avec ardeur, bâtissant sans aucun doute des châteaux en Espagne, et embellissant, des trésors de leur jeune imagination, l'avenir entrevu, chargé de promesses. La mort les a surpris en plein sommeil, en plein rêve peut-être. Et leur fin fut si brusque qu'ils n'ont pas eu le temps de souffrir.

Que vous dirai-je à vous, parents éplorés, si ce n'est que nous compatissons à votre douleur et que nous mesurons vos souffrances à celles que nous eussions éprouvées nous-mêmes, si nous avions été trappés ainsi dans nos propres affections.

Devant l'irréparable, nous sommes désarmés et nous ne pouvons que pleurer avec vous.

Pleurez, pauvres parents ! Pleurez, les larmes sont douces à qui sait pleurer, dit le chansonnier populaire (1), et il a si profondément, si humainement raison. Peu à peu votre souffrance sans s'émousser, se calmera et le souvenir de vos enfants vivra toujours dans votre mémoire, nourri de votre indestructible amour.

vivant exemple dans leur malheur.

Un à un, arrivent les parents, les amis des pauvres petits. Ils se rangent ensemble, unis, eux aussi, dans la peine.

Spectacle navrant, spectacle poignant. Les autorités s'effacent devant les pauvres éplorés.

Remarquons autour de M. le Bourgmestre de Burel : Le Lieutenant-Général Biebuick, représentant le Roi ; M. de Paeuw, directeur général du Ministère des Sciences et des Arts, représentant le Ministre Destrée ; M. le Gouverneur Beco ; MM. les députés Allard, Jourez, Mathieu, Pastur ; MM. les sénateurs Braun et Dumont de Chassart ; M. Mathieu, président du Conseil provincial ; M. Van Ham, commissaire d'arrondissement ; MM. les Membres du Tribunal et du Parquet ; MM. les Conseillers communaux ; M. le commandant Masui et les officiers de la garnison ; M. le baron Snoy d'Oppuers ; M. E. de Gérardon ; M. Klompers, directeur au Ministère des Sciences et des Arts ; MM. les inspecteurs, Ploemen, Sterckx, Montfort, Demeur, Berendonck, etc., etc.

### Les discours.

Nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs les textes des discours qui ont été prononcés à l'hôtel de ville.

I. M. DE PAEUW, au nom de M. le Ministre des Sciences et des Arts :

Le Ministre des Sciences et des Arts eût voulu présider en personne à cette cérémonie funèbre. Les devoirs de sa charge le retiennent malheureusement ailleurs. Des engagements formels, auxquels il n'a pu se soustraire nous privent de sa présence. — S'il avait été ici, il nous eût dit la douloureuse émotion qu'il a ressentie à l'annonce de la mort atroce de cinq pauvres élèves, lorsqu'il a assisté aux derniers moments de l'infortuné Guyaux et qu'il a passé devant le chevet des malheureux blessés. — Il eût trouvé dans son cœur si réceptif des accents éloquents pour réchauffer l'âme des pauvres parents qui pleurent la perte si tragiquement douloureuse de leurs enfants et il les eût assurés de la sympathie la plus émue, de la bienveillance la plus absolue du gouvernement et du pays entier.

C'est donc en son nom, et au nom de l'administration centrale de l'enseignement primaire, que je salue la mémoire du maître d'étude Guyaux et des cinq jeunes gens qui ont si atrocement sombré dans cette horrible catastrophe. Le premier avait fait vaillamment son devoir pendant la grande guerre. Durant plus de quatre années, il avait été journellement exposé à la mitraille ennemie ; et la mort, qui incessamment rôde sur les champs de bataille, n'avait pas voulu de lui. Il portait la trace de glorieuses blessures et le Ministre l'avait, il y a quinze jours à peine, désigné pour le poste qu'il occupait, afin que sa seule présence fût comme une continuelle leçon de patriotisme dans ce milieu voué à l'éducation des futurs éducateurs du peuple belge. Et voilà qu'il disparaît au début de sa nouvelle carrière, emportant dans la tombe avec les regrets de ses nouveaux élèves, l'affection déjà conquise de ses collègues.

Pleurez, pauvres parents ! Pleurez, les larmes sont douces à qui sait pleurer, dit le chansonnier populaire (1), et il a si profondément, si humainement raison. Peu à peu votre souffrance sans s'émousser, se calmera et le souvenir de vos enfants vivra toujours dans votre mémoire, nourri de votre indéfectible amour.

L'assurance que c'étaient des jeunes gens de devoir, qu'ils sont partis avant que la poussière du chemin de la vie ait terni leur généreux enthousiasme vous sera une consolation. Ainsi que disait, en termes si élevés, le grand poète français sur la tombe d'une jeune fille de Guernesey : « Ces jeunes morts qui n'ont fait aucun mal dans la vie sont les bienvenus du tombeau, et leur tête monte doucement hors de la fosse, vers une mystérieuse couronne ».

Pour les parents qui croient à l'au-delà, cette couronne, qu'ils croiront un jour avec leurs chers disparus, est la couronne des élus que Dieu réserve à ceux qui ont pratiqué la vertu sur la terre. — Pour ceux qui ont une autre conception de la fin dernière de l'homme, je dirai que c'est une mémoire intacte, toute aureolée de vertus et de rutilances du martyre. Mais les uns et les autres nous les assurons d'une égale pitié et d'une égale bienveillance.

Nous garderons fidèlement le souvenir des six victimes de l'épouvantable catastrophe et tous les ans, lorsque la suite des jours amènera l'anniversaire du 3 et du 4 février, un pieux pèlerinage de normalistes encadrés de leurs maîtres se rendra au cimetière pour y pleurer autour du stèle commémorant leur trépas. Ce sera une leçon pratique de la plus haute efficacité, car une Nation qui a la prétention de vivre doit apprendre à honorer ses morts.

Et maintenant il ne me reste plus qu'à assurer Guyaux et ses cinq jeunes compagnons d'infortune de notre pieux souvenir.

II. M. DEPREZ, directeur de l'École normale, au nom de cette école :

MESSIEURS,

La vie humaine n'est qu'une suite d'épreuves amères. Ici-bas, dit le poète, la douleur à la douleur s'enchaîne et la peine à la peine. Mais la plus douloureuse des afflictions, que j'aie connues au cours d'une longue carrière, c'est la mission qu'il m'incombe de remplir en ce jour funeste. Moi, blanchi sous le harnais, je dois adresser l'adieu funèbre à des adolescents hier encore resplendissants de jeunesse, de force et de santé.

L'année nouvelle avait commencé pour nous sous de riants auspices. Dans nos vieux murs longtemps pollués, la vie scolaire avait repris avec une animation joyeuse ; une classe nouvelle, nombreuse, avait fait son entrée à l'école, rappelant les promotions des plus beaux jours d'autrefois. Cette jeune génération nous apportait le don de son ardeur, éprise du désir de se préparer en toute conscience à ses devoirs futurs, pour le plus grand bien du pays. Qu'elle joie pour nous et quels espoirs !

Et voilà que soudain, la plus effroyable des catastrophes vient décimer cette brillante et

(1) Théodore Botrel.

florissante jeunesse, quelle affreuse nuit ! En quelques instants, vingt-cinq jeunes gens sont entourés d'un rideau de flammes. L'escalier de leur dortoir est en feu. Sont-ils condamnés à périr ? Oui, sans doute. Mais parmi eux, un jeune homme a gardé son sang-froid ; il a senti, dans le danger, décupler son énergie et ses forces, et il trouve le moyen d'ouvrir à ses camarades, malgré les obstacles, le chemin du salut. Honneur à ce jeune vaillant, digne de ses aînés des tranchées. Mais l'œuvre de sauvetage n'a pas été complète malheureusement : vingt jeunes gens sont sortis de la fournaise, mais cinq, hélas ! n'ont pas reparu, cinq braves enfants, qui avaient encore toute leur vie à vivre qui avaient de vieux parents à chérir et à consoler O mort impitoyable ! Au moins leur as-tu été douce ? Je veux le croire : peut-être tu les auras surpris au milieu de leur profond sommeil d'enfant, ou du moins les auras-tu doucement endormis pour toujours.

J'ai versé des flots de larmes sur la triste destinée de ces pauvres et bons enfants ; que doit-il en être des parents ? Ma douleur, m'écrit un père, ne saurait recevoir aucune consolation et je descendrai dans la tombe en pleurant mon fils.

\* \* \*

Non moins triste et plus décevant encore peut-être a été le sort d'un autre de mes élèves devenu mon collègue, Monsieur Jules Guyaux, maître d'études à l'école normale. Né à Florennes, Jules Guyaux entra à l'école normale de Couvin à l'âge de quinze ans : c'était un jeune homme doué des plus belles qualités du caractère et du cœur, doux timide, docile et d'une application consciencieuse. Devenu instituteur et la guerre survenue, cette bonté naturelle ne l'empêcha pas de remplir avec bravoure ses devoirs militaires et, pendant cinq ans, il fut avec nos vaillants soldats, exposé à tous les perils de l'horrible guerre. Sorti miraculeusement de la tourmente, Jules Guyaux fut promu à l'école normale de Nivelles, en récompense de ses brillants états de services. Il entra au port après la tempête. Mais il est donc bien vrai que c'est toujours à ce moment que le navire fait naufrage. Jules Guyaux avait de vieux parents : qui les consolera désormais ? il avait une fiancée : il aurait été un père modèle comme il avait été un fils incomparable. Mais la mort brutale et méchante a tout fauché. Jules Guyaux est mort à son poste de bataille, comme un brave soldat. Cher élève et cher collaborateur, tu ne guideras plus désormais le travail de nos jeunes gens, mais tu seras toujours pour eux un modèle ; ton nom sera inscrit en lettres d'or à notre tableau d'honneur, et ce nom qu'ils auront toujours sous les yeux, leur rappellera sans cesse les nobles et glorieux devoirs que la patrie réclame de ses enfants.

\* \* \*

Et maintenant me sera-t-il permis de verser une larme sur la triste fin de notre vieille école normale, cette vénérable aïeule des écoles primaires belges. Je l'aimais tendrement, ayant été nourri de son lait. L'école normale était pour moi comme une maison maternelle. A l'ombre de ses murs s'est écoulée presque toute ma vie. Comment donc pourrais-je refuser ma tendresse à l'*Alma mater*, dont la longue existence fut loin d'être sans honneur et sans gloire. Et combien d'autres en Belgique tournent aujourd'hui un regard attendri vers Nivelles, le cœur tout pénétré de reconnaissance et d'attachement. Avec quelle émotion extraordinaire j'ai lu ces innombrables télégrammes venus de tous les points du pays au premier bruit de l'horrible catastrophe, et imprégnés d'un sentiment si vraiment filial pour la bonne mère spirituelle.

Mais si votre douleur et notre découragement sont profonds, ils ne seront que passagers. Nous refonderons les larmes stériles et nous

A vous Parents, si durement éprouvés, que notre sympathie émue et la part très grande que nous prenons à votre peine, soit un amoindrissement à votre douleur.

A vous chers disparus, nous adressons un éternel adieu.

V. M. DE BURLET, bourgmestre de Nivelles, au nom de la population nivelloise :

Et voici que c'est au tour de la Ville de Nivelles en deuil d'essayer de traduire son inexprimable émotion, de dire un dernier adieu aux pauvres victimes du tragique incendie de notre belle Ecole Normale aujourd'hui disparue, et de leur adresser au nom de la population nivelloise tout entière, l'expression de nos immenses regrets et de notre profond chagrin.

Oui, chers Parents, vous devez sentir en ce moment l'affection dont Nivelles entourait vos chers petits : Vous comprenez aujourd'hui, mieux que jadis, ce culte de notre bonne ville, pour son Ecole Normale qu'elle appelait avec raison, sa fille aînée d'adoption — que dis-je, d'adoption, sa fille aînée de prédilection, aimant son remarquable corps professoral, admirant la perfection de son enseignement et vouant à tous les élèves, la même sollicitude qu'elle consacre à chacun de ses enfants.

Les normalistes n'étaient-ils pas pour nous des « acotés » très chers dont nous étions spécialement fiers ?

Ne rangions-nous pas dans la catégorie de l'élite estudiantine cette jeunesse ardente et studieuse qui se préparait avec enthousiasme à l'éducation de nos enfants ?

Oui, Nivelles aime son Ecole Normale, et voilà pourquoi la catastrophe du 4 février jette sur notre chère petite ville un épais et pesant voile de deuil.

Voilà pourquoi cet horrible événement plonge notre population dans une consternation si profonde et dans une douleur si sincère.

Dès que nous vîmes les proportions de cet abominable drame, notre pensée s'envola vers vous tous, Parents éplorés, — vers vous qui alliez vivre des heures angoissantes et cruelles, vers vous qui alliez éprouver la douleur la plus atroce qu'on puisse ressentir, — vers vous enfin, qui aviez élevé ces chers petits avec un soin jaloux, — qui en aviez fait ce qu'il y a de meilleur dans la jeunesse studieuse — qui commenciez précisément à récolter les fruits de vos sacrifices et de vos âpres efforts — qui assistiez avec une légitime fierté et une joie si compréhensible aux succès de vos fils laborieux et tenaces et qui admiriez enfin avec nous, leur vaillance quotidienne et leurs incessants progrès.

Chers Parents, votre deuil est le nôtre : votre deuil est un deuil public. Nivelles mêle pieusement ses larmes aux vôtres et vous exprime sa profonde tristesse et ses douloureuses condoléances.

Oui, chaque habitant de Nivelles à quelque classe qu'il appartienne, s'unit à vous en ce moment : chaque famille eût voulu vous approcher pour vous dire individuellement son chagrin et ses regrets : chacun eût voulu vous assurer de la part très grande qu'il prenait à votre deuil et à vos larmes.

Et c'est à moi qu'incombe cette douloureuse mission.

Je m'en acquitte le cœur meurtri, l'âme bouleversée en vous disant, au nom de tous, combien Nivelles ressent votre peine, combien Nivelles partage votre écrasant fardeau et comme nous prions aussi la Divine Providence de vous donner le courage et la force de supporter avec résignation cette épreuve si cruelle.

Mon cher Guyaux, glorieux soldat de la grande guerre qui fûtes si admirable d'abné-

la bonne mère spirituelle.

Mais si votre douleur et notre découragement sont profonds, ils ne seront que passagers. Nous refouterons les larmes stériles et nous nous raidrons virilement contre elles. Nous reprendrons notre tâche, modeste mais utile et nous la poursuivrons avec persévérance, avec tenacité, avec obstination. Notre vieille école renaîtra de ses cendres, elle réparera plus brillante, pour continuer la lutte éternelle contre l'ignorance et le vice, pour enseigner comme dans le passé, l'amour du travail, exalter le sentiment de l'honneur et de la vertu, inspirer des dévouements inlassables à la chose publique.

**III. M. VANDERCAMMEN**, étudiant normaliste, au nom des Elèves de l'Ecole :

MESDAMES, MESSIEURS,

Une bien douloureuse mission m'est dévolue : Celle de venir, au nom de mes camarades de l'école normale et de la section moyenne de Nivelles, essayer d'exprimer également la poignante douleur qui nous étirent à cette heure fatale entre toutes.

Hélas ! il faut dire adieu à ce maître d'études si bon, à ces condisciples si chers qui, dans leur paisible sommeil, ont été dévorés par les flammes traîtresses.

Cher Monsieur Guyaux, notre gorge se serre ; pourtant, avant de vous quitter pour toujours, nous vous disons combien vous étiez déjà cher parmi nous.

Tout le dévouement dont vous aviez fait preuve là-bas sur les champs de batailles, vous l'aviez conservé, vous l'aviez transformé pour l'appliquer à la direction de nos études. Deux mois à peine avaient suffi pour faire de vous le frère aîné que nous respections à l'égal d'un vrai frère.

Les balles ennemies ne vous avaient pas touché ! Mais alors, pourquoi les dames, elles aussi, ne vous ont-elles pas épargné !

Et vous, chers condisciples ravis à notre affection par le même fleau, entendez aussi notre douleur.

Avant de nous séparer de vous pour jamais, soyez assurés que le souvenir de vos vertus restera gravé dans nos cœurs.

Nous déposons sur votre tombe commune cette humble couronne : c'est un bien faible hommage, hélas ! qu'il nous reste à vous offrir.

Puisse nos regrets unanimes adoucir l'immense chagrin de vos malheureux parents !

Monsieur Guyaux, bien-aimés camarades, adieu !

**IV. M. MATHOT**, caporal à l'Ecole provisoire des Sous-Officiers d'infanterie, au nom de son école :

Au moment où mes camarades et moi, nous nous disposions à renouer avec nos collègues de l'école normale les liens de camaraderie et de fraternité qui ont toujours existé entre nos écoles, une sinistre et terrible catastrophe est venue s'abattre sur celle-ci et a jeté le deuil et la consternation dans nos cœurs.

Les attaches qui nous unissaient à la jeunesse étudiante étaient des plus profondes ; outre la sympathie naturelle que provoque la similitude d'âge nous avions pour ces jeunes gens qui se destinaient à une carrière toute de labeur et de désintéressement une estime aussi grande que la tâche qu'ils voulaient s'imposer.

Mais hélas ! la fatalité ne leur a pas permis de réaliser leurs nobles aspirations, une mort terrible et sans pitié est venue les faucher en pleine jeunesse et les ravir à leurs parents bien-aimés.

de vous donner le courage et la force de supporter avec résignation cette épreuve si cruelle.

Mon cher Guyaux, glorieux soldat de la grande guerre, qui fûtes si admirable d'abnégation, de vaillance et d'héroïsme pendant les longues années terribles, je m'incline avec un profond respect et une spéciale affection devant votre dépouille. Nivelles n'oublie pas que vous avez largement contribué à la libération de la Patrie et que vous fûtes jusqu'à votre dernier souffle, le plus enthousiaste des patriotes, le plus tendre des fils et le plus zélé des professeurs.

A vous, pauvres enfants : Robert Denis, Raymond Clausse, Omer Asveld, Raymond Zante, Marcel Legrand.

Au nom de la Ville de Nivelles ; au nom de tous ses habitants :

Je dis un solennel adieu.

Que la Divine Providence vous accueille dans son sein et donne à vos familles le courage qui leur est nécessaire.

Que la Lumière Eternelle brille pour vous.

Reposez en paix dans le Seigneur !

#### La levée des corps.

Un nombreux clergé procède à la levée des corps.

Les délégations de toutes les écoles de la ville, les délégations de nombreuses écoles du pays, l'Ecole régimentaire, la garnison de gendarmerie, forment un cortège imposant et triste aux 6 bières qui s'avancent lentement, disparaissant sous les fleurs.

Le cercueil du regretté M. Guyaux est porté par ses anciens frères d'armes. Les cercueils des élèves, par ceux qui, hier encore, partageaient avec eux, études et jeux.

Le Corps professoral de l'Ecole normale avec les parents conduit le deuil.

#### Le Service.

L'église Sainte-Gertrude ne put contenir la foule recueillie qui voulait, par sa présence, montrer aux parents des victimes, la part qu'elle prenait à leur malheur.

La Brabançonne qui termina les prières des morts, fut comme un long cri d'angoisse : un dernier merci du pays au brave de l'Yser, un regret de la Nation devant les 6 tombes si prématurément ouvertes.

#### Au cimetière.

Puis ce fut entre une double haie de Nivellois, bien plus tristes que curieux, que le cortège se remit en route.

Au cimetière de Nivelles, reposent maintenant, côte-à-côte, les pauvres petits Asveld, Zante, Robert, Legrand et Clausse.

Ils sont unis dans l'éternité, comme ils l'étaient sur les bancs de leur école, comme ils le furent, hélas, dans la mort la plus atroce.

Le corps de M. Guyaux est allé reposer en terre natale, la terre à laquelle il pensait en montant la grand'garde à l'Yser, tout près de sa maison, tout près de son pauvre vieux père, vers qui allaient si pieusement ses dernières pensées.